

## Martin Nadaud, maçon emblématique de la Creuse (1815-1898)

Bernard Gallinato



L'aphorisme « Quand le bâtiment va, tout va » est bien connu. Sait-on qu'il fut prononcé par Martin Nadaud à la tribune de l'assemblée en 1850 ?

Martin Nadaud voit le jour en 1815, le 17 novembre, dans la Creuse, cinq mois après Waterloo et le jour même où Louis XVIII fête ses 60 ans.

Sa famille est installée dans le canton de Bourgneuf, près d'une petite commune, Soubrebost, alors peuplée de 600 habitants environ (elle n'en possède plus que 140 aujourd'hui).



Les Nadaud vivent humblement dans un hameau de Soubrebost, la Martinèche, pendant longtemps dans une chaumière dotée d'une porte unique par laquelle passaient les personnes et le bétail que séparait une modeste cloison ; la pièce unique servait de cuisine et de chambre à coucher et ses occupants, pêle-mêle dormaient sur de misérables paillasses.

Toutefois, durant l'enfance de Martin, la baraque connaît des transformations et s'agrandit avec un père et un grand-père maçons. Mais l'état de gêne perdure, et la famille est alors fortement endettée. L'état des mœurs accompagne cette situation matérielle précaire : mauvaise hygiène et obscurantisme touchent alors l'ensemble des campagnes françaises et particulièrement cette partie de la France profonde, la Creuse. Pendant les veillées, moments agréables entre parents et amis, on racontait des histoires de loups garous et de revenants qui terrifiaient le petit Martin et sa mère devait l'aider à s'endormir. On se méfiait de ce voisin dont on disait qu'il avait le mauvais œil et la fermière se cachait pour aller traire les vaches et battre le beurre. Nadaud explique que les prêtres n'étaient d'aucun secours, ces prêtres qui, par exemple, envoyaient les pauvres pécheurs, faire pénitence à une heure avancée de la nuit au pied d'une croix ou à la jonction de plusieurs chemins et ces ombres nocturnes entretenaient les histoires de revenants. Nadaud, dans ses écrits futurs, condamnera ce qu'il appelle « le charlatanisme des prêtres » qui nourrissaient les croyances populaires en voyant des malédictions dans la perte des bestiaux ou des moissons. Il est vrai qu'à cette époque, la formation dispensée dans les séminaires présentait souvent des insuffisances. La vie quotidienne était faite du dur travail de la terre, avec quand même quelques plaisirs dit-il, comme aller à la messe pour chanter et prier ; il évoque aussi les moments passés au cabaret où la famille se retrouvait pour boire une chopine et vivre des moments de gaieté.

Ainsi se déroulait l'enfance de Martin. À une époque où la mobilité sociale et professionnelle est faible, son destin semblait tout tracé, avec un grand-père tailleur de pierre et l'autre paysan ; Nadaud serait l'un ou l'autre.

Mais un jour se déroule un épisode déterminant au cabaret, un épisode qui va contribuer à orienter ce destin autrement. Parmi les consommateurs se trouve un marguillier possédant une certaine instruction. Le père de Martin lui demande de prendre de temps en temps le jeune garçon pour lui apprendre l'alphabet et l'écriture. Le père ne sait ni lire ni écrire. Mais ce maçon clairvoyant passe une partie de l'année à Paris sur les chantiers, comme bien des Creusois et a conscience de l'importance d'être doté d'un peu d'instruction. C'est un tollé général au cabaret. Le grand-père et la mère, comme les paysans présents s'élèvent contre cette idée. À quoi peut-il servir d'apprendre à l'école pour un enfant de la campagne ? Pourquoi vouloir sortir de sa condition ? La mère de Martin se montre particulièrement opposée à la décision de son mari. Dans ses mémoires, Nadaud évoque cette mère sans instruction et rivée à la glèbe de la Martinèche ; il précise : jamais elle ne mit de souliers aux pieds considérant que les souliers étaient un luxe réservé aux bourgeoises. Elle n'eut pas non plus d'autre mante à se mettre sur les épaules que celle qu'elle reçut au moment de son mariage. La pauvre femme ne pouvait pas comprendre la décision de son mari. Ce dernier demeure inflexible. Martin va donc occuper quelques moments de ses journées à apprendre, sans délaisser le travail des champs et la garde des brebis, tandis que son père repart à Paris pour une durée de neuf mois, après les trois mois d'hiver passés à la Martinèche. Bientôt arrive un véritable instituteur, et Martin fera partie de ses quelques élèves sur décision du père et malgré l'opposition toujours aussi forte du reste de la famille. L'apprentissage scolaire du garçon se fait cependant dans la difficulté parce qu'il est indiscipliné et bagarreur. Mais, après plusieurs maîtres et avec l'entrée dans l'adolescence, Martin parvient à lire et écrire à peu près correctement. Au mois de mars 1830, il approche de sa quinzième année. Il est temps pour lui de partir sur les chantiers parisiens et c'est ainsi que le 26 mars, il entreprend le voyage vers la capitale en compagnie du groupe de Creusois dont fait partie son père.

## **I – Le maçon**

Martin entame donc ce long périple à pied avec ses compagnons. Il part vêtu de droguet, ce drap produit de la laine de brebis (veste, pantalon, gilet). Il a au préalable fait ses adieux aux femmes de la maison, lui qui n'a jamais quitté la Martinèche. Il raconte :

« Il fallut même nous soustraire aux embrassements de ma mère, de ma grand-mère, de mes sœurs. Je crois que si on nous eut porté en terre, les cris de ces femmes n'eussent pas été plus déchirants. »

Parce que les femmes savaient que la séparation serait longue et que bien des jeunes et pauvres parias de la Creuse mouraient sur les chantiers.

Des groupes d'hommes s'en vont donc à pied au petit matin, après avoir bu quelques chopines de vin blanc au cabaret. Paris est bien loin, 380 km. Ils avancent sur de mauvais chemins en direction de Guéret. Un voyage difficile. C'est le mois de mars. Les souliers de Martin prennent l'eau. Il dit : « Si je l'eusse osé, j'aurais demandé à rebrousser chemin. »

Quand arrive le soir, les pieds déchirés et en sang, Martin prend son souper à l'auberge avec ses compagnons. Puis suivent quelques heures de sommeil sur des grabats de balle de son et de paille hachée par l'usure et naturellement pleine de vermine avec, malgré tout, des draps, mais noirs comme de la suie, parce qu'ils étaient rarement changés. Les hommes dormaient habillés. Nadaud raconte : « Nous nous enveloppions la tête pour que la figure ne portât pas sur le traversin, et on se croisait les bras sur la poitrine, ne sachant où les placer. » Le lendemain, après s'être essuyé les yeux avec les pans de leur chemise et bu du vin blanc, ils repartaient à l'aube.

Après Guéret, ils quittent la Creuse, entrent dans l'Indre et passent alors à Nohant chez Georges Sand puis à Issoudun où ils dorment à 30 dans une chambre. Ils arrivent bientôt à Salbris dans le Loir-et-Cher, puis arrivent dans le Loiret et Orléans est enfin en vue. Ces maçons, souvent querelleurs, se heurtent en chemin à d'autres groupes d'ouvriers, à une époque où les compagnons des différents devoirs en viennent fréquemment aux mains et s'assomment à coups de canne quand ils en ont l'occasion. Fauteurs de troubles, ils sont peu considérés par les populations qui les accablent de quolibets et d'injures. À Orléans, ils ont alors fait 60 lieues à pied, soit 240 km. C'est un moment de liesse, parce que la marche à pied est terminée. Des pataches inconfortables les attendent pour les conduire à Paris. Les conducteurs, ivrognes, s'arrêtent aussi souvent que possible pour aller au cabaret. Longeant la Seine, les passagers vont pouvoir enfin, faire un brin de toilette. À Paris, ils gagnent le garni, puis vont voir un maître maçon pour l'embauche. Ainsi se passaient les déplacements des maçons Creusois avant l'arrivée du chemin de fer, bien des années plus tard.

Martin va alors connaître la vie difficile des chantiers.

Il sert en qualité de manœuvre, roule des brouettes, porte des moellons, monte les auges de mortier à l'échelle pour gravir plusieurs étages, va chercher les seaux d'eau au puits, un labeur plus que pénible pour ce jeune corps d'à peine 15 ans. Nadaud finissait ses journées exténué, une souffrance accrue durant la saison froide, sans compter les brimades des compagnons, les bagarres, et les patrons souvent désagréables. Mais il y avait aussi de beaux gestes de solidarité de la part de travailleurs plus âgés qui venaient parfois en aide à l'adolescent fatigué. Le soir, il retrouvait ses compagnons dans le garni où ils vivaient entassés. L'hôtesse leur trempait la soupe. Ils parlaient du pays, des femmes. À midi, c'était le repas à la gargote. L'hygiène était mauvaise et les habitudes d'ivrognerie étaient répandues. Sur les chantiers, la sécurité faisait défaut ; on grimpait aux étages sans la protection d'un garde corps. Un jour de 1831 l'inévitable se produit. Martin tombe du 3<sup>e</sup> étage et se brise les deux bras. On le ramène au garni où le médecin vient le voir. On ne va pas à l'hôpital même si le bras droit est écrasé. Au bout de trois mois, il repart sur les chantiers, mais souffrira d'un handicap tout au long de sa vie. Enfin, à 17 ans, il devient compagnon et troque la pelle pour la truelle.

Mais, en 1833, le bâtiment connaît la crise et bien des ouvriers sont sans travail. Nadaud écrit : « On les voyait grelottant de froid sous de mauvaises blouses ou des vestes usées jusqu'à la couture, trépigant des pieds sur les pavés pour se réchauffer un peu. » Comment les jeunes, comme Martin, occupent-ils alors ce moment de désœuvrement ? Ils transforment le garni en salle de boxe et de chausson, une activité très en vogue chez les maçons pour qui la force physique est importante. Ils font aussi de longs passages au cabaret et fréquentent les filles légères. Puis l'activité reprend et Nadaud va de chantier en chantier. Vers 1835, les salaires montent un peu et la situation du jeune homme s'améliore après des temps difficiles. En 1842, il revient au pays la bourse bien garnie et parvient à combler une partie des dettes de sa famille. Depuis 1840, le père de Nadaud, après sa vie de travail, se retire à la Martinèche où il mourra en 1868 à 82 ans. Il expire avec le portrait de son fils sur le cœur et coiffé de son bonnet rouge, symbole de la République.

Pendant ces années, le jeune maçon est témoin de l'actualité de son temps. À son arrivée, en 1830, il assiste, muet d'étonnement, au spectacle des barricades; en 1832, la grande épidémie de choléra provoque des décès sur les chantiers. Nadaud raconte : « Paris était lugubre à voir. On crut un moment à l'empoisonnement des fontaines ; d'autres soutenaient que l'affreuse maladie était dans l'air. Alors on ne voyait plus que des gens un mouchoir sur les lèvres, et courant dans les rues avec l'espoir d'échapper au fléau . » Travaillant un temps aux Tuileries, à plusieurs reprises il voit le roi Louis Philippe venu visiter le chantier ; « C'était un très joli homme grand et fort. Ce qui me frappa en le voyant, ce fut sa simplicité et une grosse chaîne de montre qu'il portait sur un gilet blanc. » En 1835, il évoque la machine infernale de Fieschi, le mariage du duc d'Orléans, fils aîné de Louis Philippe, en 1837 et le retour des cendres de Napoléon en 1840.

Et les années passent avec, bien sûr, l'alternance de vie de chantier et de séjour au pays. Le premier retour ne se fait qu'après trois longues années, puis Martin revient ensuite tous les ans pour passer les trois mois d'hiver à la Martinèche. Il retrouve sa famille, les veillées, le travail des champs, les repas simples faits de petit lait, de tourteaux, de pomme de terre et de raves dans cette famille sans fortune. Il y a les bals dans une grange où l'on va danser la bourrée et les jeunes filles à marier tombent facilement amoureuses de ces solides gaillards que sont les maçons lesquels leur racontent tant de choses éblouissantes sur Paris, que la plupart d'entre elles ne verront jamais. Il faut se hâter en préliminaires de mariage car, en mars, les hommes repartent. Dès que Martin atteint ses 21 ans, ses parents veulent le marier. Mais plusieurs projets échouent, car pour faire affaire, il faut du bien, et les parents de la promise s'opposent à l'union dès qu'ils connaissent la situation des Nadaud. Mais, en 1839, comme les choses vont un peu mieux pour la famille, Martin rencontre celle qui va devenir sa femme, Jeanne Aupetit, et les parents traitent l'affaire. En compagnie de la mère, il rencontre la jeune fille dans une grange occupée à couper des raves pour la nourriture des bestiaux. Au mot de mariage, elle baisse la tête. Nadaud répond comme il faut à quelques questions de la mère. Avant de partir, il demande l'autorisation d'embrasser la jeune fille. « Cette autorisation me fut accordée », dit-il. On convient d'un jour pour que la famille de la jeune fille vienne voir les terres des Nadaud. Un contrat de mariage est passé et le mariage a lieu. Pour le repas de noces, on a fait l'acquisition d'une vieille vache, on perce une barrique et la fête avec ses 160 convives dure deux jours. Martin a invité une trentaine de ses compagnons de Paris. Quinze jours après, Nadaud repart pour Paris pour 9 mois, tandis que sa femme reste à la Martinèche où elle consacre une grande partie de son temps au travail des champs. Il en sera ainsi durant les huit premières années du mariage. En 1847, la situation financière de Martin s'est bien améliorée. Il fait alors venir Jeanne à Paris. Malheureusement, la vie commune sera de courte durée, puisque elle tombe malade et meurt en 1851. Dès lors, il ne sera plus question de femmes dans la vie de Nadaud, de même qu'il ne parle guère de son unique fille.

Durant ces années, la vie de Martin comporte un autre volet.

## **II – Le militant**

Très tôt, le jeune homme adhère aux valeurs républicaines. Les choix idéologiques de Martin, sensible à la misère du peuple, se nourrissent à plusieurs sources.

On a vu qu'il a acquis quelques rudiments d'instruction. À Paris, la soif de s'instruire ne le quitte pas et il suit des cours du soir. Il fait des dictées, du dessin, de la géométrie, apprend les règles grammaticales... Le père de Nadaud, pour redonner de la force à l'adolescent, l'amène fréquemment chez le marchand de vin. Ils y côtoient des compagnons, des gardes nationaux narrant leurs combats et la mort de Louis XVI, de vieux grognards de Napoléon violents envers la monarchie. C'est là que, pour la première fois, Martin entend parler de République. On se rend compte que l'un des buveurs sait lire : Martin Nadaud. Une habitude va être prise. Il va lire à haute voix pour les autres le Populaire de Cabet. C'est le début de son républicanisme. Un jour, un étudiant en médecine l'entend parler. Il l'invite à adhérer à la Société des droits de l'homme, cette société républicaine dont font partie de nombreux étudiants d'extrême gauche. Il se met à fréquenter aussi les réunions socialistes et adhère aux idées révolutionnaires qu'elles diffusent. Il se rend

parfois au palais de justice assister à des procès politiques et maudit les juges, « des gens méchants et féroces », dit-il.

Son adhésion aux valeurs républicaines le conduit à condamner les ennemis de la République. Le jeune révolutionnaire se montre particulièrement violent dans son discours. Il évoque les méfaits dont se rendirent coupables les anciens maîtres, ceux d'avant la Révolution. Il s'en prend à l'aristocratie et au clergé, tout en ajoutant que la décennie révolutionnaire qui fit glisser le pouvoir dans les mains de la bourgeoisie ne fut que trahison et déception pour les ouvriers victimes d'une législation oppressive à leur égard, qu'il s'agisse de la loi Le Chapelier ou de plusieurs articles du code pénal et civil. Il est, comme les jeunes révolutionnaires de cette époque, admirateur des figures de la Révolution et particulièrement de Robespierre, le grand Robespierre dit-il. Dans sa vision manichéenne de la société, il oppose en permanence la bourgeoisie fourbe qui brime le peuple aux vaillants prolétaires si héroïques durant les journées de 1830. Pendant longtemps, il fulmine contre les prêtres et s'en prend particulièrement à ses implacables ennemis, les jésuites dont il évoque la fourberie et qualifie de secte éhontée et méprisable. De la même façon, il condamne la monarchie et notamment le gouvernement de Louis Philippe qui a mis en place, dit-il, un système de corruption, nourrit de mauvais desseins, use d'indignes procédés... Plus tard enfin, pour compléter ce tableau, Louis Napoléon suscite son mépris et sa haine. Il voit en lui « un esprit nuageux et médiocre, un coquin entouré d'une bande hideuse, un misérable gremlin, qui sera toujours considéré comme un des plus astucieux criminels qui aient jamais gouverné une grande nation », « un scélérat qui avait assassiné la République dans une nuit triste et lugubre ». Mais on sait bien que Nadaud n'est pas seul à juger sévèrement le personnage. Hugo parle de Napoléon Le Petit et Thiers l'appelle « ce crétin », tandis que les historiens du XIXe siècle n'ont guère été tendres avec Napoléon III. (Ces jugements peuvent paraître excessifs et infondés surtout pour la seconde partie du règne de Napoléon III, celle de l'Empire libéral, pendant laquelle les réformes économiques et sociales se multiplient. Aujourd'hui d'ailleurs, l'historiographie politique du Second Empire emprunte de nouvelles voies et de nombreux historiens, comme Pierre Milza ou Éric Anceau, estiment que le Second Empire a contribué à changer le visage de la France).

Nadaud a toutefois conscience des faiblesses du peuple ignorant, aux comportements souvent dévergondés et violents. Il regrette aussi les divisions chez les ouvriers, les clans. Ce peuple, dit-il a besoin d'être éduqué. Alors le jeune militant va faire de l'éducation ouvrière pour sortir ce peuple de son état d'ignorance. Il organise des cours dans sa chambre où viennent régulièrement une quinzaine de compagnons. Il leur apprend l'alphabet, la lecture. Il leur met entre les mains le livre de l'abbé de Lamennais, « Paroles d'un croyant », aux tendances pseudo socialisantes et condamné par Grégoire XVI.

Toute sa vie, Nadaud aura en lui la foi républicaine. Il gagnera en sagesse avec le temps. Mais, dans les années 1840, il appartient à la faction la plus radicale du parti républicain qui magnifie la Révolution et légitime la violence face à un régime oppressif ; cette violence lui apparaît comme un passage obligatoire pour assurer le triomphe de la République. Il fait d'ailleurs partie du groupe des meneurs lors de la première grande grève d'ouvriers du bâtiment de 1840 ; le mouvement réunit 6000 à 7000 hommes revendiquant une hausse des salaires et de meilleures conditions de travail. Vite dispersée par un régiment de cavalerie, cette première grève échoue. Cependant, les hommes de 1840 fondent la société mutuelle l'Union des ouvriers du bâtiment ; avec ce jalon précieux de l'histoire des retraites, ses vieux sociétaires de l'Union vont ainsi pouvoir recevoir une petite pension. Nadaud en prend la présidence. Il existe désormais, avec cette intéressante initiative, un début d'organisation ouvrière.

Nadaud commence donc à être connu. Parce qu'il porte le bonnet phrygien au travail, mène des actions de terrain et véhicule un discours révolutionnaire, il est vite fiché à la préfecture de police. Il y est mentionné que Nadaud se trouve à la tête d'une « bande d'énergumènes furibonds, coiffés de bonnets phrygiens et faisant une propagande révolutionnaire des plus ardentes ».

Ses engagements le conduisent à fréquenter les grandes figures socialistes de son temps. Il se rend aux réunions hebdomadaires organisées par Cabet. C'est là qu'il apprend à parler en public et abandonne ses habitudes gauches. Il y rencontre l'élite des ouvriers les plus dévoués à la

République et à l'étude des questions sociales et certains vont devenir ses amis : Victor Considérant, le sculpteur Corbon, Agricol Perdiguier, Henri Leneveux... Il se rend souvent au domicile de Cabet. Quand ce dernier fonde le Populaire, il demande à Nadaud et à ses amis de prendre des contacts auprès de Louis Blanc avec lequel Nadaud entretient de bonnes relations, Pierre Leroux, Eugène Sue, Georges Sand ou encore Proudhon pour les inviter à prendre des actions au nouveau journal. Nadaud se rend parfois chez Proudhon qui habite rue Mazarine dans une petite chambre assez obscure.

Nadaud est évidemment très présent durant les journées de 1848. Il participe aux mouvements de foule, à l'envahissement des Tuileries. Il assiste à une réunion à la Sorbonne où il prononce un discours très remarqué. Depuis longtemps, il est lecteur du journal *l'Atelier* ; dans ses colonnes, cet organe réclame la présence d'ouvriers dans les conseils de prud'hommes dont la création remonte à la loi du 18 mars 1806 (mais qui vont s'ancrer assez lentement dans le paysage judiciaire et social de la France) et en 48, Nadaud est désigné pour y siéger. Il fait aussi partie de la commission du Luxembourg. En 1849, alors qu'il travaille toujours sur les chantiers, il est élu à l'assemblée législative représentant de la Creuse. Il a 34 ans. Il monte fréquemment à la tribune et ne manque pas de s'en prendre à « ce coquin de Louis Bonaparte » et note que bonapartistes et royalistes « allaient s'associer comme larrons en foire pour prendre une série de lois destinées à ruiner la République ». Il rejette notamment la loi Falloux dont le but, dit-il, est de placer les écoles dans les mains des cléricaux. Nadaud se présente à l'assemblée législative en blouse de maçon, l'habit traditionnel des ouvriers et crée un petit scandale vestimentaire dans l'histoire parlementaire. La plupart des députés, de la gauche, viennent de milieux intellectuels et aisés : avocats, journalistes... Très peu sont issus du peuple. C'est donc un représentant du monde ouvrier qui arrive, un député de l'extrême gauche. C'est ressenti comme une provocation de la part des députés de la majorité conservatrice qui se souviennent que les agitateurs de 1848 étaient vêtus ainsi. L'usage était de porter l'habit, le gilet, la lavallière ou la cravate. Il arrive en revendiquant son identité d'ouvrier et cela crée un petit scandale.

Dans ces conditions, quand vient le coup d'État, il fait partie du flot des républicains arrêtés et envoyés en exil.

### **III – L'exilé**

Le début de son exil se déroule à Bruxelles où il retrouve son ami Agricol Perdiguier et les deux hommes prennent un logement ensemble. Durant cette courte période, Nadaud se lie d'amitié avec Victor Schoelcher et Pierre Malardier, cet instituteur, homme politique et écrivain qui était député de la Nièvre alors que Nadaud occupait la circonscription de la Creuse, eux mêmes proscrits. Chassés de Bruxelles où Nadaud porte la parole des ouvriers de façon un peu trop voyante, ils partent pour Anvers, puis à Londres. Là Nadaud retrouve Louis Blanc. Il reprend son activité de maçon. Son unique fille restée à la Martinèche vient d'entrer en pension à Guéret. Durant ses temps libres, il observe le peuple anglais, participe à des réunions, apprend un peu d'anglais, se perfectionne dans la grammaire française, fait un voyage en Écosse. Puis, passées quelques années, en 1855 il abandonne définitivement son métier de maçon pour devenir professeur de français dans la pension d'un clergyman, puis passe par plusieurs écoles. En 1859, il bénéficie d'une amnistie. Au bout de 9 ans, il rentre donc en France. Mais son activité d'enseignant en Angleterre lui sied et est lucrative, si bien qu'il repart et reste en Angleterre jusqu'en 1870. En 1870, Nadaud a un passé politique et une formation intellectuelle. Cet homme, alors âgé de 55 ans rentre définitivement en France pour entamer véritablement sa carrière politique.

### **IV – Le politique**

À son retour en France, des amis le conduisent chez Gambetta qui le nomme préfet de la Creuse. À ce moment-là, il n'est plus le révolutionnaire agressif du temps de sa jeunesse. Il reste un républicain convaincu des vertus du nouveau régime et fait preuve de modération dans son discours.

Il met toute sa confiance dans les moyens pacifiques et légaux. Plus tard, dans les années 1880, il prônera même l'union du capital et du travail.

« Ne cherchons pas la démesure des classes, nous devons au contraire nous rapprocher les uns des autres... cessons de nous déchirer. »

En 1871, il soutient la commune, mais reste loin de l'évènement. Cette année-là, Gambetta chez lequel il dîne l'exhorte à se présenter au conseil municipal de Paris. Il est élu. Il s'occupe des travaux et notamment de la construction du nouvel hôtel de ville, après l'incendie du précédent. Parallèlement, il fait des conférences sur les caisses de retraites, les sociétés de secours mutuels, les écoles d'apprentissage... En 1876, il est élu député. Durant ce mandat et les suivants, il préconise des réformes, véritable programme social en faveur de la classe ouvrière et juste contrepartie du ralliement de cette dernière à la République.



En matière de durée du travail, il se bat pour une diminution de la journée des ouvriers qui travaillent 11 heures. C'est un combat vain. Il échoue aussi sur la question de l'amélioration des conditions de travail des femmes et des enfants dans les manufactures. Il faut bien comprendre que l'ancien ouvrier Nadaud est très isolé dans cette assemblée et qu'il a du mal à faire avancer ses idées... Il intervient en qualité de rapporteur sur la question du livret ouvrier dont il veut la suppression. Ce passeport qui suivait l'ouvrier dans tous ses déplacements avait été instauré par le Premier Empire. S'il voyageait sans être en règle, l'ouvrier était considéré comme vagabond et emprisonné. Le livret était aussi un moyen de contrôle patronal, puisque l'ouvrier ne pouvait pas avoir de travail sans présentation du livret. Donc Nadaud fait le procès de cet instrument abject qu'est le livret. Mais sur ce sujet, comme sur tant d'autres, le Sénat s'oppose, en 1882, et il y aura 8 ans de navette parlementaire avant que le livret soit effectivement supprimé en 1890.

Ses idées progressistes s'expriment aussi dans le domaine des accidents du travail. Il se dit sensible à la triste condition des vieux travailleurs invalides du travail et soutient le principe obligatoire de l'assurance. Il défend le projet de loi sur les accidents du travail, dont il est rapporteur ; le texte ira d'une chambre à l'autre pendant 18 ans pour aboutir à la célèbre loi du 9 avril 1898 qui crée un régime spécial de responsabilité sans faute et reste la base de notre législation en matière d'accidents du travail. Désormais, le salarié victime n'a plus à prouver une faute de l'employeur pour demander réparation ; il existe une présomption de faute de la part de ce dernier. Il faut dire que le maçon avait assisté jadis à de nombreux accidents du travail sur les chantiers et avait été lui-même victime.

Le sujet des salaires, l'assistance publique et les retraites figurent aussi dans son programme social. Il se bat pour le maintien du droit des pauvres sur les recettes des théâtres, important pour le budget de l'assistance publique, que certains collègues républicains voudraient supprimer.

Dans ce droit ouvrier naissant, une réforme lui paraît nécessaire. Il se dit favorable au développement des syndicats et rejette les vieilles corporations tant louées par Albert de Mun, car il y voit des institutions contraires à la liberté. Il souhaite aussi la diffusion des sociétés coopératives

et des conseils de prud'hommes, souhaite le développement de la formation professionnelle et des écoles d'apprentissage.

La question du chômage a largement retenu son attention. Il s'est particulièrement occupé du sort des maçons durant les périodes de crise du bâtiment et ne manque pas de se référer à son passé. Il préconise le développement d'une politique de travaux publics pour donner du travail aux ouvriers.

Son intérêt pour la question du bâtiment s'explique aussi par son désir de lutter contre l'insalubrité des quartiers. Il souhaite l'assainissement des rues étroites et malsaines, la destruction du mur de clôture de Paris, présente des mesures relatives à l'adduction d'eau dans les maisons, la suppression de l'impôt sur les portes et fenêtres dans le but d'ouvrir, d'aérer les maisons. Les maladies scrofuleuses, la mortalité effrayante dans l'habitat malsain et la dernière apparition du choléra en 1884 le préoccupent beaucoup. S'il y a là pour lui une question morale et humanitaire, il rencontre de nombreux opposants qui craignent que les nouveaux travaux attirent une nuée d'ouvriers de province.

Il faut bien voir que Nadaud vit à une époque où le droit ouvrier se constitue. Sans doute, ce droit nouveau se forgera surtout dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, pour aboutir au droit du travail et au code du travail de 1910. Mais au temps de Nadaud, il existe des discours réformistes essentiels auxquels il participe largement. Il apparaît comme un pionnier, porteur de grands projets sociaux qui connaîtront plus tard leur aboutissement.

Dans son désir de mettre la République au service du peuple, Nadaud propose un projet de réforme sociale bien plus global qui va au-delà de l'élaboration d'un droit ouvrier : il est partisan du service militaire obligatoire. Il juge inutile l'existence du sénat, véritable frein aux réformes sociales avec le système des navettes. Ses idées progressistes s'expriment dans le domaine pénal. Il s'intéresse au régime des prisons qu'il visite. Il souhaite faire revivre les sociétés de patronage pour accompagner les prisonniers libérés. Il souhaite aussi une réforme du travail pénal entre les mains de quelques exploités, dit-il. Le jeune homme avait assisté un jour à une exposition de forçats condamnés au bagne, avec des colliers au cou, et sera choqué par ce manque d'humanité.

Chez Nadaud, l'éducation représente une importance capitale. Il loue les bienfaits de l'école porteuse des valeurs républicaines. Pour lui, la loi Guizot de 1833 et la loi Ferry de 1882 ont représenté des avancées mémorables en permettant aux jeunes des classes populaires de recevoir une instruction qu'il juge indispensable ; il est aussi un fervent partisan de la séparation de l'Église et de l'État.

Enfin, les réflexions de Nadaud en matière de politique économique sont liées à son combat en faveur des ouvriers : il considère que le traité de libre-échange franco-anglais de 1860 fut néfaste pour la France qui n'était pas économiquement préparée pour lutter avec l'Angleterre, (ce en quoi il a certainement tort car bien des études postérieures ont montré que ce traité avait été très profitable à l'économie française). Pour se défendre contre la concurrence et offrir des emplois, il évoque la nécessité de relever la marine marchande, faire de Paris un port de mer, achever les canaux et secondar le projet Freycinet relatif au chemin de fer. Sur ce dernier sujet, il remarque que les places de chemin de fer pour se rendre à la campagne coûtent plus cher le dimanche que les autres jours. Cela revient, dit-il, à inciter les ouvriers à aller au cabaret. Il défend aussi l'idée d'un métropolitain et évoque son expérience du métro de Londres.

Au final, Nadaud apparaît comme un homme de progrès qui a senti la nécessité de réformer et créer dans bien des domaines.

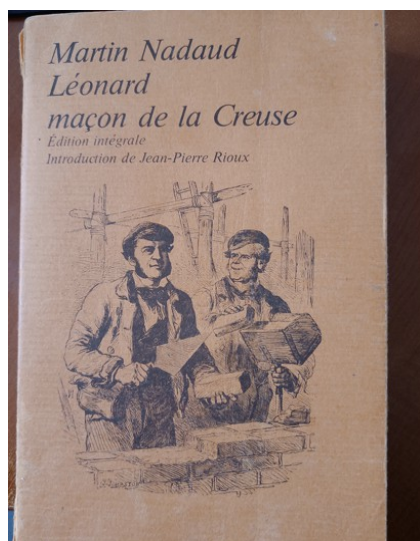
En 1889, Nadaud a 74 ans. Il est battu aux élections. Il est l'heure de se retirer à la Martinèche et d'écrire ses souvenirs. Ainsi paraîtra « Léonard maçon de la Creuse ».

Il s'éteint dans la maison familiale à 83 ans le 28 décembre 1898, 8 ans après la suppression du livret ouvrier, 8 mois après l'adoption de la loi sur les accidents du travail, après une vie souvent faite de souffrances surtout au temps de sa jeunesse et un engagement militant avec bien des excès ; quand arrive le temps de la sagesse cet homme a conservé son humanité. Nadaud est resté fidèle à ses origines sociales. Il n'a eu de cesse de servir cette République à laquelle il était attaché et de défendre la cause de la classe dont il était issu. Il appartenait à cette catégorie de Républicains



sincères qui ouvrirent la voie aux constructeurs du droit social du XX<sup>e</sup> siècle et avaient compris que la solidité de la République nécessitait l'intégration de ceux que la société excluait.

En 1899, Bourganeuf inaugure la statue monumentale de son héros local, en présence du ministre des Colonies, Gaston Doumergue.



En 1941, le gouvernement de Vichy décrète que les statues et monuments en bronze ne présentant pas un intérêt artistique ou historique seraient enlevées. Celle de Nadaud disparut donc. Elle fut remplacée par un buste, inauguré en 1954 et installé devant la mairie de Bourganeuf. Il fut réalisé par Thérèse Quinquaud, élève d'Auguste Rodin et d'Alfred Boucher (épouse du professeur de médecine Charles Quinquaud). Il existe aussi une petite sculpture en bronze (32x10x10) réduction de la statue monumentale.

Il a existé, par le passé, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris une station de métro Martin Nadaud, ouverte en 1905 et fermée en 1963. Elle est aujourd'hui intégrée à la station Gambetta dont elle constitue l'accès. Existe toujours, depuis 1899, dans le même arrondissement, la place Martin Nadaud.

L'école élémentaire de Bourganeuf porte son nom, de même que plusieurs établissements d'enseignement technique et général : le collège de Guéret, le lycée des métiers à Saint-Pierre-des-corps, le lycée professionnel de Bellac en Haute-Vienne et un lycée du XX<sup>e</sup> arrondissement à Paris.

Un timbre à l'effigie de Martin Nadaud a été édité en 2015 pour le 200<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance.

La tombe de Nadaud se trouve à Bourganeuf.

La maison familiale a subi des transformations successives et abrite un musée. Le domaine de la Martinèche a été acquis par la commune de Soubrebost et mis à la disposition de la communauté de communes de Bourganeuf qui a procédé à d'importants travaux sur la maison et ses annexes, a créé des jardins et un espace muséographique. L'inauguration a eu lieu en 2010.

À cette occasion, la caricature de Martin Nadaud, dessinée par Gil, a été reprise par André Chaulet, maître lissier à Aubusson. Ce dernier a ainsi réalisé une magnifique tapisserie offerte au musée de la Martinèche.

Il existe enfin l'Association des amis de Martin Nadaud dont l'objet est d'entretenir la mémoire de l'enfant du pays.